

BUREAUX : RUE NAIN

ABONNEMENTS : ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 2 fr.; Six mois, 3 fr.; Un an, 4 fr. LE NORD DE LA RANGE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire.

ANNONCES: 20 centimes la ligne. RÉCLAMES: 25 centimes. — On traite à forfait.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 17, 7 21, 8 21, 9 53, 11 26, m., 12 26, 1 56, 3 42, 5 11, 6 43, 7 38, 9 36, 11 11, s. — Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 38, 7 18, 8 48, 10 13, 11 23, m., 1 15, 2 38, 4 48, 5 48, 8 13, 10 22, 11 15, Lille à Roubaix, 5 20, 7 00, 8 30, 9 55, 11 05, 12 57, 2 20, 4 30, 5 30, 7 55, 10 05, 11 15, Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 10, 7 12, 8 12, 9 46, 11 17, 12 17, 1 17, 3 33, 6 03, 7 28, 9 24, 11 02, Mouscron à Lille, 7 00, 8 00, 9 36, 11 05, 12 05, 3 21, 4 50, 5 53, 7 10, 9 10.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

DIRECTEUR-GÉRANT : A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES : A ROUBAIX, chez M. REBOUX, au journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A Paris, chez M. Havas, Laffitte-Boulevard, 4; Cio place de la Bourse, 8; A Bruzels, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 3 MARS 1873

BOURSE DE PARIS

DU 1 ^{er} MARS	
3 0/0	56 90
4 1/2	82 25
Emprunt 1871	88 90
Emprunt 1872	91 10
DU 3 MARS	
3 0/0	57 25
4 1/2	83 30
Emprunt 1871	89 15
Emprunt 1872	91 15

Le vote par lequel l'Assemblée nationale a décidé de passer à la discussion des articles du projet de la commission des Trente, ne saurait permettre de rien préjuger sur le résultat final. Il n'a, en effet, aucune portée, si l'on veut y chercher l'indice des résolutions arrêtées et concertées dans les différents groupes. Si nous relevons, par exemple, les votes de la droite, nous trouvons que 120 de ses membres ont voté pour, 34 contre, et que 19 se sont abstenus. Le centre droit, les bonapartistes et la gauche modérée ont donné 332 voix, pour former, avec les 120 de la droite, la majorité en faveur de la clôture de la discussion générale. Les 75 voix de l'Union républicaine, avec un appoint de la gauche républicaine et 23 voix royalistes, ont formé la minorité de 199 voix.

Les chiffres donnés de 499 contre 200 étaient au premier abord assez invraisemblables; ils sont dépourvus de toute signification politique; il n'y a évidemment aucun concert, et chacun a été laissé libre de suivre ses inspirations personnelles sur un point dont l'importance n'était peut-être pas assez bien comprise. Un journal extrême, dont nous ne voudrions pas réclamer l'autorité, le *Corsaire*, sur un ton et dans un style qui ne conviennent guère à la politique grave et sérieuse, exprime cependant une idée juste dans le fond, quand il allie à ce scrutin la qualification de triomphe de l'équivoque.

On écrit de Versailles, le 1^{er} mars :

Quel habile procureur que M. le garde des sceaux de la République française! Ayant à plaider devant Charlotte et Mathurine l'innocence parfaite et l'intégrité loyauté de don Juan, non-seulement il n'a pas perdu son procès, mais il a mérité les remerciements exprimés des deux parties adverses, qui pourtant semblaient disposées à en finir. La veille, les deux rivales avaient sommé leur jeune et beau seigneur de se prononcer formellement et définitivement. Est-il vrai, oui ou non, demandait Charlotte, que votre cœur soit à Mathurine, c'est-à-dire à la République? — Malgré tous vos serments, criait Mathurine, n'auriez-vous pas promis le mariage à dame Monarchie?

Les jeunes personnes étaient fort animées l'une contre l'autre, et il paraissait difficile de contenir l'une sans exaspérer et désespérer l'autre. Mais le vieil avocat, homme d'expérience, s'était dit, qu'au fond, plutôt que de rompre ou préférer, de part et d'autre, se laisser leur une fois de plus, surtout si don Juan était là, exerçant l'irrésistible séduction de sa présence. Or, don Juan était là!

Après avoir bien ruminé tout le cas en sa tête, mesuré, pesé, combiné d'avance ses ex-

pressions, de telle sorte qu'une avance à la gauche fût aussitôt contrebalançée par une promesse à la droite, et que, en définitive, l'équivoque subsistât tout entière, M. Du-

faure annonce, dans son exorde, qu'il va faire la clarté la plus pure, la plus sincère, etc. Et aussitôt, il cite quelques passages de ce discours du 10 mars 1871, où l'on trouve tout ce qu'on veut, même une promesse d'appel au peuple. Il est dit, entre autres choses, que tout se fera au nom de la République, gouvernement provisoire. — Très-bien! fait-on à droite. — Mais aussitôt, l'orateur ajoute: Et quand le Message a désigné la République par ces mots: «Le gouvernement légal du pays», s'écarterait-il du pacte de Bordeaux, comme on l'a dit et répété? — Pas le moins du monde! (Approbation à gauche.) «Légal» ne veut pas dire «définitif»; nous avons un gouvernement légal auquel manque le caractère définitif. Voilà tout.

Quelle clarté! quelle lumière! Tout le monde en est ébloui; ce qui fait que personne n'y voit plus rien.

Passant au droit constituant, M. le garde des sceaux le reconnaît catier, absolu. Seulement, l'Assemblée ne voudra pas en user avant le départ du dernier Prussien; alors elle comprendra sans peine et elle déclarera librement que son mandat à elle est terminé. Mais son pouvoir est incontestable, sacré; personne n'y touchera (pas même pour en faire usage, sans doute!).

L'article 4 laisse intacts tous les droits. Rien n'empêchera l'Assemblée, en partant, de faire M. Thiers grand électeur de France — au contraire.

Puis viennent les lieux communs rebatus sur la seconde chambre, sur la loi électorale, etc. Et c'est tout.

La farce est jouée. *Plaudite circus!* Le centre droit et le centre gauche paraissent heureux, enchantés, et vraiment il y a de quoi, car nous sommes en pleine équivoque, en plein byzantinisme. Désormais il faudra bien qu'on leur donne quelques portefeuilles, car ils sont les hommes de la situation.

La gauche ne paraît pas complètement rassurée, mais elle n'est pas trop mécontente; la droite, au contraire, est fort émue; malgré les commentaires optimistes des satisfaits du centre droit, les inquiétudes persistent, et, il faut le dire, elles ne sont que trop fondées.

En effet, comme le fait remarquer M. Fresneau, l'orateur du gouvernement a bien reconnu le pouvoir constituant de l'Assemblée, mais il a insinué qu'elle aurait tort d'en user.

La clôture est demandée; c'est le moment que choisit M. Ricard, l'aigle de Niort, pour voler à la tribune. Peut-être espérait-il encore que, comme la première fois, on allait refuser de l'entendre, et qu'il aurait une seconde fois le mérite d'avoir voulu parler. Mais non, on fait silence, on l'écoute. Hélas! ce ne sont pas ses amis qui auront à s'en féliciter.

Avec une emphase prétentieuse, fatigante, M. Ricard s'attache à faire une distinction profonde entre le Message et les déclarations gouvernementales du 14 décembre. En dépit de son embouppement, de sa voix pâteuse, de son geste lourd et monotone qui lui donne l'apparence d'un homme de poids, il fait preuve de quelque légèreté quand, non content de se déclarer républicain depuis sa naissance, et peut-être même plus tôt, il promet de l'être jusqu'à son dernier soupir. Quant à l'insulte grossière à l'adresse des monarchistes, par laquelle M. Ricard a terminé, il n'y a pas à s'en étonner, cela ne saurait faire du tort qu'à lui.

M. Depeyre en fait justice d'un mot. Lui aussi il demande la clarté et cherche à moti-

ver la confiance qu'il croit pouvoir encore accorder aux paroles du gouvernement.

Congratulation! congratulation! Puis M. de Larcy à son tour demande de la clarté. Il se défend d'avoir jamais participé à cet engagement impie du chef du pouvoir exécutif envers les représentants de ce régime qui, en France, tourne fatalement au sang ou à l'imbécillité, à cet engagement qualifié, engagement d'honneur, sans doute parce qu'il suffirait à déshonorer toute une longue vie d'honnête homme et de bon citoyen.

La-dessus on vote la clôture. Puis, au scrutin, 499 députés contre 200 décident qu'il y a lieu de passer à la discussion des articles.

Il ne faudrait pas préjuger, d'après ces chiffres, le vote final sur l'ensemble du projet.

Mais, quoi qu'il doive arriver, la séance d'aujourd'hui peut être appelée la *novelle journée des Supes*. C'est dommage qu'elle n'ait pas eu lieu un mois plus tard, le 1^{er} avril!

On lit dans l'Union :

« Aujourd'hui a eu lieu, sous la présidence de M. Pouyot-Quertier, une grande réunion industrielle et commerciale composée de près de cent membres, parmi lesquels un grand nombre de députés, et principalement ceux du Nord et des Vosges.

Cette réunion avait pour objet d'étudier les nouveaux projets de traités de commerce présentés par M. Thiers.

MM. Cordier, Laurent, Peulvé, Claude, ont pris part à la discussion sur les travaux du 14^e bureau, et ont exposé les monstrueuses dispositions qui existent entre les désavantages obtenus pour la France par M. Thiers.

Ils ont été d'avis de s'en tenir aux dispositions de la loi du 27 juillet 1872. de demander l'avis des chambres de commerce des différents pays engagés, et de repousser le projet de traité: cet avis a été général.

Mais quelle sera la situation des commerçants, après l'expiration du traité, le 15 de ce mois, jusqu'à la confection du nouveau traité?

M. Thiers aura de la peine à se décharger de la lourde responsabilité d'avoir compromis le commerce français.

Nouvelles du jour

M. Thiers a reçu de nouveau, hier, la maréchale Bazaïne.

Le *Petit Moniteur* parle de la nomination très-probable de M. de Beust à l'ambassade d'Autriche à Paris.

Par une lettre au préfet de Lyon, plusieurs membres du conseil municipal de Caluire viennent de protester contre sa suspension.

Par une lettre au *Corsaire*, M. de Kerdel dément la nouvelle d'après laquelle, à la veille du 2 décembre, il aurait prévenu le prince Louis de la résolution que les républicains et les orléanistes préparaient contre lui.

Le maire de Belfort a confirmé dernièrement à la Ligue de Belfortaise que l'évacuation des 4 départements occupés, ainsi que de Belfort, aurait lieu d'ici à trois mois.

Plusieurs républicains de Paris, parmi lesquels nous remarquons MM. Arrault, Brolet, Clémenceau, Loekroy, Jobb's Duval, Lefebvre, Richard, Vauthier, Floquet, conseillers municipaux; Asseline, ancien maire, Dupont de Bussac, Frédéric Morin, etc., viennent d'adresser à la République

espagnole de la part de la République française, leurs félicitations et leurs encouragements.

M. Goblet, député de la Somme, a reçu la lettre suivante:

Monsieur le député et cher collègue, Vous m'avez fait l'honneur de me transmettre, en me la recommandant, une réclamation de divers fabricants et négociants d'Amiens contre l'appréciation aux fils de poils de chèvre du droit compensateur de 2 % établi par la loi du 25 juillet dernier.

Je m'empresse de vous annoncer que le tarif annexé au traité du 5 novembre 1872 replace les fils de poils de chèvre dans la situation où ils étaient antérieurement, c'est-à-dire qu'ils restent soumis au droit fixe de 24 fr. les 100 k. sans droit compensateur ni drawback.

Il est bien entendu que cette disposition ne pourra avoir son effet qu'après l'approbation du traité par l'Assemblée.

Recevez, etc.

Le ministre de l'agriculture, TRÉSSERENC DE BORT.

A la suite du vote d'hier, la bourse du boulevard a fait le 3 % 57.30, 25.20, 22; l'emprunt nouveau 91.40, 35.32, 37.

L'*International*, qui se publie à Bruxelles, fait cette déclaration accablante pour les *larmoyeurs de la Gauche*:

LE GOUVERNEMENT DU 4 SEPTEMBRE N'AURA PAS ÉTÉ STÉRILE, PUISQU'IL A PRODUIT LA COMMUNE.

ÉTRANGER

Tous les journaux s'accordent aujourd'hui à constater les progrès des carlistes; on écrit de Londres que leurs bandes approchent de Madrid; favorisées par la neige et les mauvais temps, elles ont rendu impraticables les routes et les voies ferrées, de sorte que les troupes républicaines sont dans l'impossibilité de les poursuivre; on présume qu'elles seront aux portes de la capitale avant huit jours.

La *Cronica*, de Barcelone, annonce que Sabballs est entré le 24, à San Quirze; sa bande était commandée par l'infant don Alphonse, accompagné de tout son état-major, dans lequel se trouvaient don Albert de Bourbon, l'un des fils du duc de Séville, le marquis de Sabballs, et Vidal de Llobeterra.

Les carlistes sont pleins de joie et d'espérance, dit la *Epoca*; ils ont poussé l'audace jusqu'à réclamer de la ville de Barcelone le paiement de 8,488,798 réaux de la contribution territoriale. Leurs rangs sont renforcés chaque jour par les désertions nombreuses d'officiers et de soldats qui abandonnent la cause républicaine. L'*Imparcial* le constate; une dépêche du *Gaulois* annonce le même fait; une autre, publiée par le *Times*, assure que, le 27, les chefs carlistes Ollo et Dorregaray ont opéré leur jonction et menacent Pampelune. L'agitation est grande dans cette ville et il y a des dissentiments entre l'armée régulière et les volontaires républicains.

Une partie d'un corps de troupes, destiné à secourir Pampelune, arrivé à Irua, a refusé de dépasser ce point et a déserté le drapeau.

Les mêmes avis portent à 33,000 le nombre des carlistes.

Don Carlos aurait accepté les services de la Société internationale française de secours aux blessés. Selon une dépêche du *Gaulois*, cette décision a été notifiée par une dépêche d'hier, signée de son secrétaire, M. Iparaguirre.

Toutes les nouvelles de Catalogne affirment l'état de dissolution où se trouve l'armée

et le gouvernement de cette province. Les corps, dit l'*Imparcial*, n'ont plus ni généraux ni officiers; quelques colonels seuls ont osé entrer en campagne, mais sous la protection d'un délégué civil provincial et de volontaires.

En fait, l'autorité locale est évincée du gouvernement central; le *Soir* l'avoue et ajoute tristement que les autres provinces cherchent à imiter la Catalogne; son correspondant lui écrit que la province est administrée par une junte révolutionnaire qui a consenti à grand-peine à déclarer qu'elle se fédérât avec le reste de l'Espagne.

Pendant ce temps, ajoute le journal, les carlistes s'accroissent et s'organisent; un de leurs corps d'armée se prépare à passer l'Ebre; des *guerillas* apparaissent déjà aux portes de Madrid.

La lutte définitive va bientôt s'engager entre les fédéralistes et les carlistes, les seuls partis qui aient des racines dans les masses.

Le fédéralisme s'étend, et marque chacun de ses pas de nouveaux ravages. À Malaga il a fallu braquer des pièces de canon sur la foule, mais elle était si bien gardée que celle-ci a pu les enlever sans que les artilleurs aient pu s'y opposer. Il a fallu noyer 15,000 cartouches et détruire 221 carabines Remington, dit le *Tiempo*, pour les soustraire à la rapacité.

Les républicains exigent toujours la dissolution des Cortès; le ministre ne pourra sortir de l'impasse, on en convient unanimement, que par un coup d'Etat et une bataille, à moins que les radicaux ne cèdent devant la peur, comme le fait prévoir une dépêche du *Telegraph*.

Les mensonges officiels sont en pure perte; le calme ne règne pas à Madrid, et nous savons maintenant, à n'en plus douter, que l'élimination des membres les plus modérés du ministère est due à la pression violente de la démagogie.

Le nouveau cabinet ne songe guère à dissimuler ses craintes; il négocie en ce moment avec ses amis de la minorité républicaine pour obtenir qu'ils ne présentent pas leur motion de dissolution des Cortès.

La population est dans la plus grande anxiété; les esprits s'agitent avec passion; l'émigration prend des proportions énormes, confirmées par toutes les nouvelles qui nous arrivent de Bayonne, de Pospignau et de tous les ports du littoral.

L'*Unità cattolica* de Turin publiait, l'autre jour, le bilan du règne de Don Amédée, comme suit:

Cortès dissoutes, quatre. Cabinets congédiés, sept. Crises ministérielles, deux par mois. Ministres, une centaine. Assassinat politique consommé, un. Assassins manqués, un contre Ruiz Zorilla, un contre le roi. Victoires sur les carlistes, d'après le télégraphe, une par jour. Mensonges de l'agence Stefaal, une quantité innombrable.

ROUBAIX

ET LE NORD DE LA FRANCE

Chambre de Commerce de Roubaix.

Résumé de la Séance du 1^{er} mars 1873.

Présents: MM. Delfosse, président; Scrépel-Roussel, vice-président; Henri Mathon, trésorier; Gustave Wattinne, Vimechon, Louis Lefebvre, Toulemond-Nollet, L. Voreux, Funck, Jules Delattre et Motte-Bossut.

M. François Roussel, en voyage.

Feuilleton du Journal de Roubaix

DU 4 MARS 1873

— 32 —

LE TRIOMPHE D'UNE FEMME

(Traduction de l'anglais)

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE XIII.

Hazlewood. — (Suite)

C'était une jeune fille très-gracieuse et d'un aspect frêle. Son teint était plus beau qu'une boule de neige, et ses cheveux flottants étaient d'une nuance blond doré excessivement pâle.

« Paix là, Jules-César, paix là, Marc-Antoine, cria-t-elle aux chiens qui couraient vers elle et gambadèrent à ses côtés en sautant presque aussi haut que sa tête dans un accès de vivacité canine. Paix là, mon gros Jules-César, ou bien je vous envoie au chenil. Est-ce ainsi que vous vous conduisez, après tout le mal que j'ai eu à obtenir pour vous une demi-journée de liberté? N'avez pas peur d'eux, miss Vincent, ajouta la jeune fille ouvrant la barrière et regardant Éléonor d'un air suppliant, ils ne sont que bruyants. Ils se garderaient bien de vous faire du mal, et

plus tard ils vous aimeraient quand ils auront appris à vous connaître. Oh! qu'il y a longtemps que j'épie votre arrivée, monsieur Monckton, le train a dû marcher bien lentement cette après-dînée.

Le train a marché comme d'habitude, ni plus lentement ni plus vite, dit l'homme de loi avec un sourire en aidant Éléonor à descendre.

Il confia les chevaux à un groom, et s'avança sur la pelouse avec les deux jeunes filles. Sur un mot lui les chiens se turent, quoiqu'ils eussent traité à la légère les supplications de miss Mason. Ils avaient l'air de le connaître et d'être habitués à lui obéir.

— Je sais que l'après-dînée m'a paru très-longue, dit la jeune fille, et j'ai pensé que le train devait être en retard.

— Il va sans dire que vous n'avez pas songé à regarder votre montre, miss Mason, répondit l'homme de loi, désignant du doigt une foule de petits bijoux qui étaient accrochés à la ceinture bleue de la jeune fille.

— A quoi bon regarder une montre qui ne veut pas marcher. Le soleil baissé à l'horizon depuis fort longtemps, mais le soleil est si inconstant qu'il n'y a pas à compter sur lui. Mistress Darrell, est sortie dans la voiture aux poneys pour aller voir quelques personnes près de Woodlands.

Éléonor Vane tressaillit à ce nom qu'elle avait entendu si souvent prononcer par son père.

« Je suis restée toute seule, continua miss Mason, et j'en suis fort aise parce que nous ferons mieux connaissance en tête-à-tête, n'est-ce pas, miss Vincent? »

George Monckton s'était tenu entre les deux jeunes filles. Laura Mason vint auprès d'Éléonor et mit sa main dans celle de miss Vane. C'était une jolie main d'enfant toute potelée et qui, malgré sa petitesse, n'en portait pas moins bon nombre de bagues étincelantes.

« Je crois que je vous aimerai beaucoup, murmura Laura Mason, pensez-vous m'aimer aussi, vous? »

Elle regarda la figure d'Éléonor de l'air de quelqu'un qui adresse une prière, et fixa sur elle ses beaux yeux bleus comme la turquoise, qui différaient autant que possible des yeux gris clair de sa compagne dont la couleur variait sans cesse du brun au pourpre, et même du pourpre au noir.

Comment miss Vane pouvait-elle répondre à cette question enfantine autrement que par l'affirmative. Elle se sentait toute disposée à aimer cette jeune fille encore si enfant, qui ne demandait pas mieux que de s'attacher à elle et de lui accorder toute sa confiance. Elle s'était attendue à trouver une jeune héritière arrogante, qui aurait fait parade de sa fortune devant elle qui n'avait rien. Et puis elle avait encore une autre raison qui l'attirait vers Laura. Elle se souvenait de ce que M. Monckton lui avait dit dans le wagon.

« Quelques dévots d'amis et de conno-

lations que vous soyez, vous ne pouvez jamais être aussi abandonnée de tous que l'est votre future compagne. »

« Je suis convaincue que je vous aimerai, miss Mason, si vous voulez me le permettre.

— Et vous ne m'effrayez pas avec les triples croches, les arpegges et autres difficultés musicales? dit la jeune fille d'un ton piteux. La musique en général, je ne la déteste pas, mais pour les triples croches je suis toujours en retard.

Elle montra, tout en parlant, le chemin vers un salon sous la veranda. Éléonor la suivit en lui donnant la main, et M. Monckton vint par derrière, sans quitter de l'œil les deux jeunes filles.

Le salon ressemblait à l'intérieur de la maison. Il était très-irrégulier et très-joli. Il se trouvait à un bout du cottage, et la lumière y pénétrait par plusieurs fenêtres percées sur trois côtés de l'appartement; un ciel-de-beuf en face de la porte, une porte-fenêtre en saillie ouvrant sur la veranda, et trois fenêtres à persiennes au-dessous desquelles étaient disposés à l'extérieur de larges bancs en chêne.

L'ameublement était coquet, mais très-simple et peu coûteux. Les rideaux de perse et les boasses des fauteuils étaient ornés de dessins représentant des boutons de rose et des papillons; les chaises et les tables étaient en bois d'érable luissant, et les vieilles porcelaines ne manquaient pas sur les consoles et armoi-

res à l'antique. Les murs, peints en couleur jaune pâle, supportaient quelques estampes et aquarelles, et c'étaient là tous les ornements de la pièce.

Laura Mason conduisit Éléonor vers un siège auprès de la fenêtre, où plusieurs ouvrages de fantaisie et deux ou trois livres ouverts, traînaient parmi de la soie en écheveau, de la laine de Berlin et des morceaux de broderie, révélaient les habitudes de la jeune fille.

« Voulez-vous qu'on apporte vos affaires ici? dit-elle, ou bien dois-je vous montrer votre chambre tout de suite? C'est la chambre bleue, à côté de la mienne. Il entre les deux appartements une porte de communication, de sorte que nous pourrions causer toutes les fois que cela nous plaira. Vous avez sans doute grand besoin de prendre quelque chose après votre voyage. Faut-il que je sonne pour vous faire apporter des gâteaux et du vin, ou bien attendrons-nous l'heure du thé? Nous prenons toujours le thé à sept heures, et nous dinons de bonne heure; ce n'est pas comme M. Monckton, qui a chaque soir un grand dîner qu'on lui sert très-tard. »

L'homme de loi soupira. « Il est parfois un peu triste, mon dîner, miss Mason, dit-il gravement; mais vous me rappelez que j'arriverai à peine à temps; ma femme de charge se fait beaucoup de mauvais sang quand le poisson est trop cuit. » Il regarda sa montre.